

DAVID DIOP

FRÈRE D'ÂME

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

*À ma première lectrice, mon épouse,
aux yeux baignés de lumière lucide;
trois pépites noires sourient dans tes iris.
À mes enfants comme les doigts d'une main.
À mes parents, passeurs de vie métisse.*

Nous nous embrassons par nos noms.
MONTAIGNE, « De l'amitié », *Essais*, Livre 1

Qui pense trahit.
PASCAL QUIGNARD, *Mourir de penser*

Je suis deux voix simultanées. L'une s'éloigne
et l'autre croît.
CHEIKH HAMIDOU KANE, *L'Aventure ambiguë*

I

– ... je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Moi, Alfa Ndiaye, fils du très vieil homme, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Par la vérité de Dieu, maintenant je sais. Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, je peux penser ce que je veux. Mais je ne parlerai pas. Tous ceux à qui j'aurais pu dire mes pensées secrètes, tous mes frères d'armes qui seront repartis défigurés, estropiés, éventrés, tels que Dieu aura honte de les voir arriver dans son Paradis ou le Diable se réjouira de les accueillir dans son Enfer, n'auront pas su qui je suis vraiment. Les survivants n'en sauront rien, mon vieux père n'en saura rien et ma mère, si elle est toujours de ce monde, ne devinera pas. Le poids de la honte ne s'ajoutera pas à celui de ma mort. Ils ne s'imagineront pas ce que j'ai pensé, ce que j'ai fait, jusqu'où

la guerre m'a conduit. Par la vérité de Dieu, l'honneur de la famille sera sauf, l'honneur de façade.

Je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Dans le monde d'avant, je n'aurais pas osé, mais dans le monde d'aujourd'hui, par la vérité de Dieu, je me suis permis l'impensable. Aucune voix ne s'est élevée dans ma tête pour me l'interdire : les voix de mes ancêtres, celles de mes parents se sont tues quand j'ai pensé faire ce que j'ai fini par faire. Je sais maintenant, je te jure que j'ai tout compris quand j'ai pensé que je pouvais tout penser. C'est venu comme ça, sans s'annoncer, ça m'est tombé sur la tête brutalement comme un gros grain de guerre du ciel métallique, le jour où Mademba Diop est mort.

Ah ! Mademba Diop, mon plus que frère, a mis trop de temps à mourir. Ça a été très, très difficile, ça n'en finissait pas, du matin aux aurores, au soir, les tripes à l'air, le dedans dehors, comme un mouton dépecé par le boucher rituel après son sacrifice. Lui, Mademba, n'était pas encore mort qu'il avait déjà le dedans du corps dehors. Pendant que les autres s'étaient réfugiés dans les plaies béantes de la terre qu'on appelle les tranchées, moi je suis resté près de Mademba, allongé contre lui, ma main droite dans sa main gauche, à

regarder le ciel bleu froid sillonné de métal. Trois fois il m'a demandé de l'achever, trois fois j'ai refusé. C'était avant, avant de m'autoriser à tout penser. Si j'avais été alors tel que je suis devenu aujourd'hui, je l'aurais tué la première fois qu'il me l'a demandé, sa tête tournée vers moi, sa main gauche dans ma main droite.

Par la vérité de Dieu, si j'étais déjà devenu celui que je suis maintenant, je l'aurais égorgé comme un mouton de sacrifice, par amitié. Mais j'ai pensé à mon vieux père, à ma mère, à la voix intérieure qui ordonne, et je n'ai pas su couper le fil barbelé de ses souffrances. Je n'ai pas été humain avec Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance. J'ai laissé le devoir dicter mon choix. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées commandées par le devoir, des pensées recommandées par le respect des lois humaines, et je n'ai pas été humain.

Par la vérité de Dieu, j'ai laissé Mademba pleurer comme un petit enfant, la troisième fois qu'il me suppliait de l'achever, faisant sous lui, la main droite tâtonnant la terre pour rassembler ses boyaux éparpillés, gluants comme des couleuvres d'eau douce. Il m'a dit : « Par la grâce de Dieu et par celle de notre grand marabout, si tu es mon frère, Alfa, si tu es vraiment

celui que je pense, égorge-moi comme un mouton de sacrifice, ne laisse pas le museau de la mort dévorer mon corps ! Ne m'abandonne pas à toute cette saleté. Alfa Ndiaye... Alfa... je t'en supplie... égorge-moi ! »

Mais justement parce qu'il m'a parlé de notre grand marabout, justement, pour ne pas contrevenir aux lois humaines, aux lois de nos ancêtres, je n'ai pas été humain et j'ai laissé Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance, mourir les yeux pleins de larmes, la main tremblante, occupée à chercher dans la boue du champ de bataille ses entrailles pour les ramener à son ventre ouvert.

Ah, Mademba Diop ! ce n'est que quand tu t'es éteint que j'ai vraiment commencé à penser. Ce n'est qu'à ta mort, au crépuscule, que j'ai su, j'ai compris que je n'écouterais plus la voix du devoir, la voix qui ordonne, la voix qui impose la voie. Mais c'était trop tard.

Quand tu es mort, les mains enfin immobiles, enfin apaisé, enfin sauvé de la sale souffrance par ton dernier souffle, j'ai seulement pensé que je n'aurais pas dû attendre. J'ai compris trop tard d'un souffle que j'aurais dû t'égorger dès que tu me l'as demandé, alors que tu avais encore les yeux secs et la main gauche serrée

dans la mienne. Je n'aurais pas dû te laisser souffrir comme un vieux lion solitaire, dévoré vivant par des hyènes, le dedans dehors. Je t'ai laissé me supplier pour de mauvaises raisons, des pensées toutes faites, trop bien habillées pour être honnêtes.

Ah, Mademba ! comme j'ai regretté de ne pas t'avoir tué dès le matin de la bataille alors que tu me le demandais encore gentiment, amicalement, un sourire dans la voix ! T'égorger à ce moment-là aurait été la dernière bonne plaisanterie que j'aurais pu te faire dans la vie, une façon de rester amis pour l'éternité. Mais au lieu de m'exécuter, je t'ai laissé mourir en m'insultant, pleurant, bavant, hurlant, chiant sous toi comme un enfant fou. Au nom de je ne sais quelles lois humaines, je t'ai abandonné à ton sort misérable. Peut-être pour sauver mon âme, peut-être pour rester tel que ceux qui m'ont élevé ont voulu que je sois devant Dieu et devant les hommes. Mais devant toi, Mademba, je n'ai pas été capable d'être un homme. Je t'ai laissé me maudire, mon ami, toi, mon plus que frère, je t'ai laissé hurler, blasphémer, parce que je ne savais pas encore penser par moi-même.

Mais aussitôt que tu es mort dans un râle, au milieu de tes boyaux à l'air libre, mon ami, mon plus que

frère, aussitôt que tu es mort, j'ai su, j'ai compris que je n'aurais pas dû t'abandonner.

J'ai attendu un peu, allongé près de tes restes à regarder passer dans le ciel du soir, bleu profondément bleu, la queue étincelante des dernières balles traçantes. Et dès que le silence s'est posé sur le champ de bataille baigné dans le sang, j'ai commencé à penser. Tu n'étais plus qu'un amas de viande morte.

J'allais faire ce que tu n'arrivais pas à faire au long du jour parce que ta main tremblait. J'ai saintement rassemblé tes entrailles encore chaudes et je les ai déposées dans ton ventre, comme dans un vase sacré. Dans la pénombre, j'ai cru te voir me sourire et j'ai décidé de te ramener chez nous. Dans le froid de la nuit, j'ai enlevé le haut de mon uniforme et ma chemise aussi. J'ai passé ma chemise sous ton corps et j'en ai serré les manches sur ton ventre, un double nœud très, très serré qui s'est taché de ton sang noir. Je t'ai pris à bras-le-corps et je t'ai ramené à la tranchée. Je t'ai porté dans mes bras comme un enfant, mon plus que frère, mon ami, et j'ai marché et marché encore dans la boue, dans les crevasses creusées par les obus, remplies d'eau salement sanguinolente, déranger les rats sortis de leurs souterrains pour se nourrir de

FRÈRE D'ÂME

chairs humaines. Et en te portant dans mes bras, j'ai commencé à penser par moi-même, en te demandant pardon. J'ai su, j'ai compris trop tard ce que j'aurais dû faire quand tu me le demandais les yeux secs, comme on demande un service à son ami d'enfance, comme un dû, sans cérémonie, gentiment. Pardon.

II

J'ai marché longtemps dans les crevasses, portant dans mes bras Mademba lourd comme un enfant endormi. Cible ignorée des ennemis, j'étais englué sous la lumière de la pleine lune et je suis arrivé au trou béant de notre tranchée. Et, vue de loin, notre tranchée m'est apparue comme les deux lèvres entrouvertes du sexe d'une femme immense. Une femme ouverte, offerte à la guerre, aux obus et à nous, les soldats. C'est la première chose inavouable que je me suis permis de penser. Avant la mort de Mademba, je n'aurais jamais osé imaginer une chose pareille, me dire à moi-même que je voyais la tranchée comme un sexe féminin démesuré qui allait nous accueillir, Mademba et moi. Le dedans de la terre était dehors, le dedans de mon esprit était dehors, et j'ai su, j'ai

compris que je pouvais penser tout ce que je voulais à condition que les autres n'en sachent rien. J'ai alors renfermé mes pensées dans le dedans de ma tête après les avoir observées de très près. Étranges.

Ils m'ont accueilli dans le ventre de la terre comme un héros. J'avais marché sous la lune claire, étreignant Mademba, sans voir qu'un long ruban de son intestin avait échappé au nœud de ma chemise serré autour de sa taille. Quand ils ont vu le désastre humain que je portais dans mes bras, ils ont dit que j'étais courageux et fort. Ils ont dit qu'ils n'auraient pas pu. Que peut-être ils auraient abandonné Mademba Diop aux rats, qu'ils n'auraient pas osé saintement rassembler ses entrailles dans le vase sacré de son corps. Ils ont dit qu'ils ne l'auraient pas porté sur une si longue distance sous un clair de lune aussi éclatant au vu et au su des ennemis. Ils ont dit que je méritais une médaille, que je serais croix de guerre, que ma famille serait fière de moi, que Mademba qui me regardait du ciel serait fier de moi. Même Mangin notre général serait fier de moi. Et j'ai alors pensé que la médaille m'était égal, mais que personne ne le saurait. Personne ne saurait non plus que Mademba m'avait supplié trois fois de l'achever, que j'étais resté sourd à ses trois supplications, que

FRÈRE D'ÂME

j'avais été inhumain par obéissance aux voix du devoir.
Mais j'étais devenu libre de ne plus les écouter, de ne plus obéir à ces voix qui commandent de ne pas être humain quand il le faudrait.

III

Dans la tranchée, je vivais comme les autres, je buvais, je mangeais comme les autres. Je chantais parfois comme les autres. Je chante faux et tout le monde rit quand je chante. Ils me disaient : « Vous les Ndiaye, vous ne savez pas chanter. » Ils se moquaient un peu de moi, mais ils me respectaient. Ils ne savaient pas ce que je pensais d'eux. Je les trouvais bêtes, je les trouvais idiots parce qu'ils ne pensent à rien. Soldats blancs ou noirs, ils disent toujours « oui ». Quand on leur commande de sortir de la tranchée protectrice pour attaquer l'ennemi à découvert, c'est « oui ». Quand on leur dit de faire les sauvages pour faire peur à l'ennemi, c'est « oui ». Le capitaine leur a dit que les ennemis avaient peur des Nègres sauvages, des cannibales, des Zoulous, et ils ont ri. Ils sont contents

que l'ennemi d'en face ait peur d'eux. Ils sont contents d'oublier leur propre peur. Alors, quand ils surgissent de la tranchée leur fusil dans la main gauche et leur coupe-coupe dans la main droite, en se projetant hors du ventre de la terre ils posent sur leur visage des yeux de fous. Le capitaine leur a dit qu'ils étaient de grands guerriers, alors ils aiment à se faire tuer en chantant, alors ils rivalisent entre eux de folie. Un Diop ne voudrait pas qu'on dise qu'il est moins courageux qu'un Ndiaye, et c'est pour ça que dès que le coup de sifflet strident du capitaine Armand le commande il sort de son trou en hurlant comme un sauvage. Même rivalité entre les Keïta et les Soumaré. Même chose entre les Diallo et les Faye, les Kane et les Thioune, les Diané, les Kourouma, les Bèye, les Fakoli, les Sall, les Dieng, les Seck, les Ka, les Cissé, les Ndour, les Touré, les Camara, les Ba, les Fall, les Coulibaly, les Sonko, les Sy, les Cissokho, les Dramé, les Traoré. Tous vont mourir sans penser parce que le capitaine Armand leur a dit : « Vous les Chocolats d'Afrique noire, vous êtes naturellement les plus courageux parmi les courageux. La France reconnaissante vous admire. Les journaux ne parlent que de vos exploits ! » Alors ils aiment sortir ventre à terre se faire massacrer de

plus belle en hurlant comme des fous furieux, le fusil réglementaire dans la main gauche et le coupe-coupe sauvage dans la main droite.

Mais moi, Alfa Ndiaye, j'ai bien compris les mots du capitaine. Personne ne sait ce que je pense, je suis libre de penser ce que je veux. Ce que je pense, c'est qu'on veut que je ne pense pas. L'impensable est caché derrière les mots du capitaine. La France du capitaine a besoin que nous fassions les sauvages quand ça l'arrange. Elle a besoin que nous soyons sauvages parce que les ennemis ont peur de nos coupe-coupe. Je sais, j'ai compris, ce n'est pas plus compliqué que ça. La France du capitaine a besoin de notre sauvagerie et comme nous sommes obéissants, moi et les autres, nous jouons les sauvages. Nous tranchons les chairs ennemies, nous estropions, nous décapitons, nous éventrons. La seule différence entre mes camarades les Toucouleurs et les Sérères, les Bambaras et les Malinkés, les Soussous, les Haoussas, les Mossis, les Markas, les Soninkés, les Senoufos, les Bobos et les autres Wolofs, la seule différence entre eux et moi, c'est que je suis devenu sauvage par réflexion. Eux ne jouent la comédie que quand ils sortent de la terre, moi je ne joue la comédie qu'avec eux, dans la tranchée

protectrice. Entre nous, je riais et même je chantais faux, mais ils me respectaient.

Dès que je sortais de la tranchée ventre à terre, dès que la tranchée m'accouchait hurlant, les ennemis n'avaient qu'à bien se tenir. Je ne rentrais jamais quand on sonnait la retraite. Je rentrais dans la tranchée plus tard. Le capitaine le savait, il laissait faire, étonné que je revienne toujours vivant, toujours souriant. Il laissait faire, même quand je rentrais tard, car je rapportais des trophées dans la tranchée. Je rapportais du butin de guerre sauvage. Je rapportais toujours à la fin de la bataille, dans la nuit noire ou la nuit baignée de lune et de sang, un fusil ennemi avec la main qui allait avec. La main qui l'avait tenu, la main qui l'avait serré, la main qui l'avait nettoyé, la main qui l'avait graissé, la main qui l'avait chargé, déchargé et rechargé. Alors, quand la retraite avait sonné, le capitaine et les camarades qui étaient revenus s'enterrer vivants dans la protection humide de notre tranchée se posaient deux questions. Premièrement : « Est-ce que cet Alfa Ndiaye va rentrer vivant parmi nous ? » Deuxièmement : « Est-ce que cet Alfa Ndiaye va revenir avec un fusil et la main ennemie qui l'a tenu ? » Et je rentrais toujours dans la matrice de la terre après les autres, parfois sous le

FRÈRE D'ÂME

feu ennemi, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, comme dit le capitaine. Et j'avais toujours un fusil ennemi et la main qui l'avait tenu, serré, nettoyé, graissé, la main qui l'avait chargé, déchargé et rechargé. Et le capitaine et mes camarades survivants qui se posaient chaque fois ces deux questions au soir des attaques étaient contents quand ils entendaient des coups de feu et des cris ennemis. Ils se disaient : « Tiens, voilà Alfa Ndiaye qui rentre à la maison. Mais est-ce qu'il a rapporté son fusil avec la main coupée allant avec ? » Un fusil, une main.